

Les associations
Les Amis du Vieux Revest et du Val d'Ardène
Loisir et Culture

LIBÉRATION LE REVEST - TOULON

AOÛT 1944



Journal de Madeleine Couret

LIBÉRATION LE REVEST – TOULON
AOÛT 1944

Journal de Madeleine Couret

Les associations
Les Amis du Vieux Revest et du Val d'Ardène
Loisir et Culture

Photo de couverture : Justin (Jean) Blanc
Novembre 1940 Madeleine, Alberte et leur cousin Auguste Merlin à
l'emplacement actuel de l'avenue Lazare Carnot à Toulon

Les Amis du Vieux Revest et du Val d'Ardène
Loisir et Culture 2016

ISBN : 978-2-9558384-0-2

A Madeleine

Remerciements

Alberte Couret-Blanc,

à l'origine de cette édition, pour son accueil chaleureux, sa mémoire prodigieuse et sa précieuse contribution pour tous les compléments apportés à ce document

Bernard et Christian Le Mellec,

fils de Madeleine, qui nous ont accordé leur confiance pour la réalisation de ce projet

Philippe Maurel,

chasseur infatigable de témoignages, sans qui ce manuscrit ne serait jamais parvenu entre nos mains

Claude Chesnaud,

animateur-moteur de toutes ces rencontres, qui nous a réunis avec bonheur et enthousiasme dans la poursuite de ce travail de mémoire

Jean-Claude Grosse,

pour sa gentillesse et sa disponibilité à nous délivrer ses conseils avisés d'éditeur

Léa et Audrey,

les petites mains qui ont donné sans compter de leur temps, et su avec talent et compétence apporter la touche de beauté finale à cet ouvrage

Madeleine Couret-Le Mellec,

que nous n'avons rencontrée malheureusement qu'à travers les pages de son cahier, mais à qui nous dédions bien évidemment ce livre.

Avant-propos

Le 24 août 2014, avait lieu dans notre village une journée de commémoration des 70 ans de la libération du Revest-les-Eaux et de Toulon. Cette manifestation, organisée par les associations Les Amis du Vieux Revest et Loisir et Culture¹, proposait expositions et rencontres, et se clôturait par la projection du film Dardennes 44. Philippe Maurel, le réalisateur, offrait ainsi au public le fruit de plus de dix ans de recherches, en collaboration avec Claude Chesnaud.

Plus de 400 personnes, réunies sur la place, ont assisté à la projection du film, à l'issue de laquelle, villageois petits et grands, anciens témoins de l'époque et simples curieux se sont lancés dans un débat. Nous avons alors assisté à une rencontre magique réunissant Mme Alberte Blanc et M. Jacques Nicolas : quelques 70 ans plus tôt, ils s'étaient croisés à la Mairie du Revest et avaient vécu côte à côte, en ce jour du 20 août 1944, ces moments historiques de l'arrivée des libérateurs. Sans s'être jamais revus depuis lors !



¹ Associations locales très impliquées dans le travail de mémoire.

C'est dans les suites de cette journée mémorable que Philippe Maurel, détenteur de documents remis par Mme Blanc, nous a transmis les pages du mois d'août 1944 du journal de sa sœur Madeleine, décédée depuis peu, qui toute sa vie a écrit, souhaitant que ces pages soient sauvegardées et retranscrites. En 1944, Alberte et sa sœur Madeleine avaient respectivement 18 et 16 ans. Il s'agit donc du journal d'une jeune fille qui nous donne à voir, à travers son regard personnel, par une écriture tantôt simple, descriptive, factuelle, tantôt lyrique et inspirée, le quotidien et les aspirations de cette période troublée.

Nous avons ainsi littéralement remonté le temps, passionnées par la découverte et le décryptage parfois délicat de ce texte manuscrit qui se révèle être un véritable témoignage, jour après jour, des événements de cette période clé de l'histoire du village, à la fois extrêmement vivant et émouvant.

Il eût été dommage de garder exclusivement pour nous et pour la famille ce formidable objet de mémoire et nous avons souhaité qu'il puisse être transmis au plus grand nombre et vienne ainsi enrichir le patrimoine historique du Revest. La famille nous a soutenues et encouragées dans ce projet d'édition, par son accord et par la mise à disposition de documents et d'éléments complémentaires qui donnent à ce manuscrit un éclairage supplémentaire.

Nous avons ainsi travaillé séparément dans un premier temps avant de croiser nos versions, par souci de rester au plus près du texte tout en le rendant lisible pour tous.

Mme Alberte Blanc nous a permis de lever les doutes et d'apporter des précisions qui font l'objet de notes, indispensables à la compréhension d'un document de ce type qui, par essence, comporte nombre de sous-entendus. Le manuscrit en lui-même, par son ancienneté et la qualité de sa conservation est à l'origine de cette édition et lui donne toute sa valeur ; il y est reproduit dans son intégralité. Par ailleurs, nous avons souhaité y adjoindre deux articles rédigés par Mme Alberte Blanc a posteriori, qui relatent avec un autre point de vue, cette journée particulière du 20 août 1944.

Nombreux sont ceux d'entre vous qui reconnaîtront des lieux, des patronymes, certains y retrouveront les récits de leurs anciens, d'autres encore découvriront par cette lecture un pan de l'histoire de ce village auquel ils se sentiront ainsi un peu plus appartenir.

Se mêlent ici la petite et la grande Histoire, ce qui nous rend cette dernière si accessible.

Gageons que ce document participera à entretenir la mémoire qui fait le lien entre les générations et le ciment de toute communauté, et remercions encore une fois Madeleine pour cette plongée dans un passé tellement vivant !

Marie-Hélène Taillard
Pascale Cressent-Agnias

Dimanche 6 Août :

4^h¹/₂ : Alerte. Nous étions encore couchés, papa, Alberte et moi, on s'est levé - Vers les 7 heures, fin d'alerte - à la fontaine, à 7 heures et demi, seconde alerte et papa qui nous répète « Il y a y a ici quelque chose - On me l'a dit » Cette alerte a duré jusqu'à midi. Au début, nous nous sommes préparés pour l'abri, mais arrivés sur la place, nous avons vu les gens parlés, toute la galerie de la jeunesse, panqués en tête, étaient là. Devant le calme, nous sommes retournés à la maison. À midi donc, fin d'alerte, nous commençons à manger, puis soudain les cloches - Nous avons eu juste le temps de rentrer, les bombes pleuvaient déjà, et soudain dans la peur qui nous serre la gorge, un très long bruit, incalculable, que nous avons pris pour un projectile - C'est un avion qui tombait. Je ne l'avais jamais connue une si folle angoisse - L'après-midi fut calme, tout était coupé avec tranquillement, aussi l'alerte ne peut plus nous être donnée, il faudra à l'avenir, écouter les 5 coups de canon de la ville - Voilà qu'à 5 heures, nous les avons très bien entendus - Alors nous sommes partis, cette fois à l'abri; depuis ce matin, des bruits se murmurent « Serait-ce, l'heure H du débarquement qui approche ? » Terrible, je ne sais si je le crains et jamais évidemment, je ressens une espèce de joie et d'appréhension devant cet inconnu. Pendant toute cette semaine ces bruits continuent

Dimanche 6 août

7 H ½ : Alerte. Nous étions encore couchés, Papa, Alberte et moi, on s'est levés. Vers les 8 heures, fin d'alerte. A la fontaine, à 8 heures et demie, seconde alerte et Papa qui nous répète : « Il va y avoir quelque chose. On me l'a dit. »

Cette alerte a duré jusqu'à midi. Au début, nous nous sommes préparés pour l'abri², mais arrivés sur la place, nous avons vu les gens parler, toute la galerie de la jeunesse, pompiers en tête, était là. Devant le calme, nous sommes retournés à la maison. A midi donc, fin d'alerte, nous commençons à manger, puis soudain les cloches. Nous avons eu juste le temps de rentrer, les bombes pleuvaient déjà, et soudain dans la peur qui nous serre la gorge, un très long bruit, incompréhensible, que nous avons pris pour un projectile. C'est un avion qui tombait. Je n'avais jamais connu une si folle angoisse. L'après midi fut calme, tout était coupé avec Toulon, aussi l'alerte ne peut plus nous être donnée, il faudra à l'avenir écouter les cinq coups de canon de la ville. Voilà qu'à 5 heures, nous les avons très bien entendus. Alors nous sommes partis, cette fois, à l'abri. Depuis ce matin, des bruits se murmurent : « Serait-ce l'heure H du débarquement qui approche ? » Fébrile, je ne sais si je le crains ce fameux événement, je ressens une espèce de joie et d'appréhension devant cet inconnu. Pendant toute cette semaine ces bruits courent.³

² La cave de la maison, rue Gabriel Péri, au niveau de l'impasse de la Calade.

³ Cette deuxième édition comporte l'intégralité du texte manuscrit, dont une page supplémentaire en fin, retrouvée par la famille après la retranscription originelle.

7 Août : C'est à peu près la même journée qu'hier, Calottes dans la matinée, et l'après-midi une autre à 5 heures. Mais. Tenant, nous avons peu peu papa, il s'est troué en pleine place de la Liberté, le soir, il a fallu qu'il coure jusqu'aux abris Vauban - C'est embêtant. Les avions sont passés et ont bombardés les environs sans doute. Depuis que papa est à La Valette, j'ai beaucoup moins peur. Nous n'allons plus à l'abri, puisqu'il faudrait y être tout le temps. Cette vie a un certain piquant. On ne sort d'une alerte que pour rentrer dans une autre. De quoi demain sera-t-il fait?

8 Août : Toujours sous ce beau ciel bleu, la même programme. Et l'après-midi, papa doit faire la course à pieds en ville. On se fait peu à peu à cette nouvelle existence. Je suis sûre que, si brusquement, il n'y avait plus d'alerte, on les attendrait. Nous ne faisons plus rien, et je suis en perpétuel mouvement. Avec infamations, on apprend qu'"ils" avancent toujours dans l'ennemi en Normandie. Le Midi de la France est pilonné. C'est laconique. On se demande ce que doit penser tantan Léopold.

9 Août : Même ciel gris, journée triste et très longue, cause nos pauvres repas insuffisants. Pas d'alerte! Voilà une merveille. Aussi la journée est monotone. Il a plu.

10 Août : Pluie, ciel bas, pas d'alerte. Ça durait en moyenne, parce que s'il n'y en plus, l'espoir de l'é.

7 Août

C'est à peu près la même journée qu'hier, huit alertes dans la matinée, et l'après midi une autre à 5 heures. Maintenant, nous avons peur pour Papa, il s'est trouvé en pleine place de la Liberté, le soir, il a fallu qu'il coure jusqu'aux abris Vauban⁴. C'est embêtant. Les avions sont passés et ont bombardé les environs, sans doute. Depuis que Papa est à La Valette⁵, j'ai beaucoup moins peur. Nous n'allons plus à l'abri, puisqu'il faudrait y être tout le temps. Cette vie a un certain piquant. On ne sort d'une alerte que pour rentrer dans une autre. De quoi demain sera-t-il fait ?

8 Août

Toujours sous ce beau ciel bleu, le même programme. Et l'après-midi, Papa doit faire la course à pieds en ville. On se fait peu à peu à cette nouvelle existence. Je suis sûre que si brusquement, il n'y avait plus d'alerte, on les attendrait. Nous ne faisons plus rien, et je suis en perpétuel mouvement. Aux informations, on apprend qu'« ils » avancent toujours en Normandie. Le Midi de la France est pilonné. C'est laconique. On se demande ce que doit penser tonton Léopold⁶.

9 Août

Morne ciel gris, journée triste et très longue, comme nos pauvres repas insuffisants. Pas d'alerte ! Voilà une merveille. Aussi, la journée est monotone. Il a plu.

10 Août

Pluie, ciel bas, pas d'alerte. Ça devient ennuyeux, parce que s'il n'y en a plus, l'espoir de l'événement attendu s'éloigne.

⁴ Entre la place Noël Blache et la Porte d'Italie (Creux, derrière la salle des ventes, actuellement).

⁵ Jean COURET, père de Madeleine, était directeur de l'Hôpital Chalucet, ce qui valut à la famille d'être surnommée noblement et joliment par les revestois « Couret de l'Hôpital ». Anticipant les premiers bombardements américains du 3 juillet 1944 qui ont détruit partiellement l'hôpital, « les anciens » puis les malades avaient été transférés dans une école à l'entrée de La Valette, le dernier d'entre eux le 2 juillet. Le logement de fonction du directeur, endommagé, obligea la famille à s'installer au Revest.

⁶ Léopold GUEIT - frère de Claire COURET, mère de Madeleine - résidant à Romans dans la Drôme, occupée par les allemands.

- venement attendu s'éloigne. Et c'est toujours le cercle étroit où nous nous trouvons. Il faut et il doit y avoir une issue, Quelle quelle soit!

11 août - Ciel bleu. A 11 heures alerte. Mais, il y avait longtemps. On se retrouve. L'espoir que ça finisse me reprend. On entend toujours la D.C.A au loin - Ils bombardent aussi, la côte.

12 août C'est la fête de Maman. Elle est bien jolie, vous pouvez m'en croire. Il y a eu un genre de bombardement de Toulon. Maman a les idées noires - Cependant ce soir, nous allons au cinéma - Drôle de film. On n'y a rien compris. Il n'y avait pas beaucoup de monde, les gens ont peur des alertes. Le bruit a connu que le 13, il y avait la paix: Qui sait? En tous les cas, un autre bobard boudonne: Lundi, Mardi, Mercredi, Jeudi, Vendredi, bombardement, Samedi repos. Dimanche débarquement. On nous salue Samedi - Demain! Demain! Mon Dieu!!

13 août: Eh! bien, il n'y a rien eu fait de débarquement, ni de paix. Pour cette dernière, c'était compréhensible - Quant au débarquement, papa nous a dit qu'il pas dit qu'il se passerait quelque chose entre le 4 et le 15, et nous en sommes au 13. Il y a de quoi se troubler et

14 août: Les ouvriers de l'Arseal fait le pain. Hier au soir, après une journée soi-disant calme, papa nous a dit

Et c'est toujours le cercle étroit où nous nous trouvons. Il faut et il doit y avoir une issue quelle qu'elle soit !

11 Août

Ciel bleu. A 11 heures, alerte. Tiens ! Il y avait longtemps ! On se retrouve. L'espoir que ça finisse me reprend. On entend toujours la D.C.A. au loin. Ils bombardent aussi la côte.

12 Août

C'est la fête de Maman. Elle est bien jolie, vous pouvez m'en croire. Il y a eu un genre de bombardement de Toulon. Maman a les idées noires. Cependant, ce soir nous allons au Cinéma⁷. Drôle de film. On n'y a rien compris. Il n'y avait pas beaucoup de monde, les gens ont peur des alertes. Le bruit a couru que le 13, il y aurait la paix : qui sait ? En tous les cas, un autre bobard bourdonne : lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, bombardement ! Samedi, repos; dimanche, débarquement. Or, nous sommes samedi. Demain ! Demain ! Mon Dieu !!

13 Août

Eh bien ! Il n'y a rien eu en fait de débarquement, ni de paix. Pour cette dernière, c'était compréhensible. Quant au débarquement, Papa ne nous a-t-il pas dit qu'il se passerait quelque chose entre le 4 et le 15 ? Et nous en sommes au 13. Il y a de quoi se troubler.

14 Août

Les ouvriers de l'Arsenal font le pont. Hier au soir, après une journée soi-disant calme, Papa nous a dit :

⁷ A la Pauberge du Revest, tenue par la famille LAURE, dite « ancien château de plaisance du Roi René de Provence » - aujourd'hui le Bar du château - et qui faisait restaurant à l'époque. Tous les samedis y avait lieu une projection de film dans l'arrière-salle. Mme LAURE, malade du cœur, est morte de saisissement le 20 août, jour de la libération, en voyant arriver les premiers soldats alliés.

Préparez tout pour demain - Il y aura bombardement sans arrêt, puis, Mardi débarquement >> Or, sans nous en rendre compte, ils pilonnent tout le jour la côte. Aussi les alertes sont presque continues, et les "autres" commencent à renoncer au fumigène. Donc, aujourd'hui, lundi D.C.A., avions et bombardements des batteries côtières etc. etc. Le plus fat, c'est que dans la Radio ils persistent à déclarer qu'ils pilonnent les installations portuaires de Toulon. Bourde que l'arabe ne s'imagine pas que, chaque fois, la ville est bombardée ! Seulement que, maintenant, ils descendent en piqué !

~~Le soir~~ Le soir, après le souper, nous avons vu, dans le ciel, constellé d'étoiles - 3 fusées rouges, qui, bientôt s'éteignent, en morceaux, plus pâles, illuminant la rade. Alors nous avons compris << Il y a des avions ! >> a dit papa - La nuit du débarquement nous régnant, nous nous sommes enfuis les 2 grand'mères avec nous - tout le village, très ému, s'en allait aussi - avec nos baluchons, nous sommes allés jusqu'à chez les Souvaise, puis nous sommes allés chez les Procca - Il faut dire qu'avant de sortir de la maison on avait tiré - On nous sommes restés jusqu'à vers 11 heures à parler, Gué, son père, papa, nous et et un voisin, dehors, sur les escaliers, à discuter diverses éventualités possibles, mais j'ai interrogé ce beau ciel de chez nous, si doux, si paisible - Le moment idéal était si proche, que je ressentais une émotion étrange, avec ~~une~~ ^{la} joie de savoir quel qd

« Préparez tout pour demain. Il y aura bombardement sans arrêt, puis mardi, débarquement. »

Or, sans nous en rendre compte, ils pilonnent tout le jour la côte. Aussi, les alertes sont presque continuelles et les « autres » commencent à renoncer au fumigène. Donc, aujourd'hui lundi, D.C.A., avions et bombardement des batteries côtières, etc., etc. Le plus fort, c'est que dans la Radio ils persistent à déclarer qu'ils pilonnent les installations portuaires de Toulon. Pourvu que l'oncle ne s'imaginer pas, que chaque fois, la Ville est bombardée ! Surtout que maintenant, ils descendent en piqué !

Ce soir, après le souper, nous avons vu, dans le ciel constellé d'étoiles, trois fusées rouges qui bientôt tombèrent en morceaux, plus pâles, illuminant la rade. Alors nous avons compris. « Il y a des avions ! » a dit papa. La hantise du débarquement nous reprenant, nous nous sommes enfuis, les deux grands-mères avec nous⁸. Tout le village, très ému, s'en allait aussi. Avec nos baluchons, nous sommes allés jusque chez les Sauvaire, puis nous sommes allés chez les Rocca⁹. Il faut dire qu'avant de sortir de la maison on avait tiré. Nous sommes restés jusque vers 11 heures à parler, Gui, son père, Papa, nous deux et un voisin, dehors, sur les escaliers, à deviser diverses éventualités possibles. Moi, j'interrogeais ce beau ciel de chez nous, si doux, si paisible. Le moment solennel était si proche que je ressentais une émotion étrange, avec la joie de savoir que je pénètre de plain-pied dans l'aventure.

⁸ Les deux grand-mères vivaient avec la famille :

- Mémé : Madeleine COURET, mère de M. COURET, 80 ans à l'époque
- Marraine : Alphonsine GUEIT, mère de Mme COURET.

⁹ Famille ROCA SERRA : de Toulon, qui avait trouvé refuge dans une maison au dessus de la rue du Maréchal Foch, sous la tour. Le fils, Gui, 18 ans, était en terminale comme Alberte. Ils préparaient le bac et travaillaient la philosophie ensemble.

y'aime que j'avais la colique
pariète de plein-pied dans l'alerte. Et nous demain qui
voulions danser chez Josette, pour fêter le 15 Août !

15 Août 6 heures du matin - J'ai dormi comme une souche,
jusqu'à ce que l'alerte vienne me réveiller - Nous pensions évidemment
qu'ils doivent débarquer. Dehors, les voisins sont réveillés - Pas
un bruit, pas un barydament, dans la nuit claire, la lune
est solitaire là-haut - Comme c'est calme, trop calme ! Alléluia,
ne sachant que faire, j'ai allumé le feu et commencé à faire cuire
le lapin + ~~à 5 heures~~ 5 heures, l'alerte - Alors au do-do - Repen-
dant dans notre sommeil, confusément, puis très bien, nous
entendons "pétar" le D. C. A à 7 heures et $\frac{1}{4}$ à peu près, Anne
voulait pas se lever pour les avions. Et papa qui nous disait
« Voyez-vous, quand ça pétara, vous devez ça sera trop tard ! »

Eh ! lui, oui, en effet, nous avons ségringolé, à moitié ha-
-billés - Nous sommes allés dans la cave des voisins - On s'est
tous retrouvés pas coiffés, à peine vêtus, et comme c'était fini
nous avons ri, parce que tous les maïs avaient fait la m^{me}.
- nous réfléchions que papa à leurs femmes et à leurs enfants

On est venu nous chercher pour aller à la messe - J'étais découra-
-gé, le père à 7 H $\frac{1}{2}$, n'a pas ^{vient} parlé de débarquement, et
nous pensions que le cycle des alertes nocturnes, inoffensives
commencées - Cependant les 'Organisation Total', a démis na-
-gé dans la matinée, emmenant un chauffeur qui devait le
cardiner à Arc - Pendant la messe, je dressais, à chaque

J'avoue que j'avais la colique. Et nous demain qui voulions danser chez Josette¹⁰, pour le 15 Août !

15 Août

4 heures du matin. J'ai dormi comme une souche, jusqu'à ce que l'alerte vienne me réveiller. Nous pensons fermement qu'ils doivent débarquer. Dehors, les voisins sont levés. Pas un bruit, pas un bourdonnement ; dans la nuit claire, la lune est solitaire là-haut. Comme c'est calme, trop calme ! Maman, ne sachant que faire, a allumé le feu et commencé à faire cuire le lapin. Mais à 5 heures, fin d'alerte. Alors, au dodo. Cependant, dans notre sommeil, confusément puis très bien, nous entendons péter la D.C.A. à 7 heures et $\frac{1}{4}$ à peu près. On ne voulait pas se lever pour les avions. Et Papa qui nous disait : « Levez-vous, quand ça pétera, vous verrez ça sera trop tard ! »

Eh bien ! Oui, en effet, nous avons dégringolé à moitié habillés. Nous sommes allés dans la cave des voisins. On s'est tous retrouvés pas coiffés, à peine vêtus, et comme c'était fini nous avons ri, parce que tous les maris avaient fait la même réflexion que Papa à leur femme et à leurs enfants.

On est venu nous chercher pour aller à la messe. J'étais découragée, le poste, à 7h $\frac{1}{2}$, n'avait pas parlé de débarquement, et nous pensions que le cycle des alertes nocturnes inoffensives commençait¹¹. Cependant, l'organisation Todt a déménagé dans la matinée, emmenant un chauffeur qui devait les conduire à Aix. Pendant la messe, je tressaillais à chaque bruit, croyant que c'était des avions.

¹⁰ Josette DUYRAT, amie de classe de Madeleine au lycée Bonaparte, résidant aux Arrosants.

¹¹ Des alertes « pour rien », de son point de vue.

bruit, croyant que c'était des avions - A la sortie comme on
rentrait à la maison « Vous ne savez pas, nous dit même, ils
auraient débarqué à Juan-les-Pins » J'en ai été étonna-
-quet, pourtant il fallait s'attendre - J'ai eu, soudain, mal
à la tête - Ça fait drôle de les sentir si proche !

A midi, nous avions jus les Informations - Dernière Minute :
Débarquement entre Nice et Marseille.

4 Heures : Le débarquement a eu lieu à Bormes - Puis,
~~deuxième minute~~ ~~on le~~ Enoi, dans le village le bruit
se répand - Nous commençons à entendre le canon, et les a-
-vions tourment, tourment - A 5 heures, tous les 6 nous sommes ar-
-rivés chez Josette, nous n'avons pas ^{dans} ~~chance~~. Les gens étaient
heureux - Moi je stressais à chaque coup de canon - Je me
sors drôle dans le "brandi", comme on dit chez nous, qui est déclen-
-ché -

Le soir, après le souper, nous sortons tous les 6, pour voir les Proceq
ils sont allés coucher à l'abri - On y descend, à peine sommes-nous
hors de la place - On entend un crépitement, du bruit, on se
retourne, une gerbe de fusées rouges se répand dans le ciel.
Je prends mes jambes à mon coup, et nous arrivons à l'ancien
cabanon où nous habitons. Là, même, a une crise nerveuse - Quelle
peur. Qu'est-ce que ça a bien pu être ? Un pompier solitaire nous
dit que ce sont des balles traçantes. Après cette évocation, nous
sommes allés retournés à la maison

A la sortie, comme on rentrait à la maison : « Vous ne savez pas - nous dit Mémé - ils auraient débarqué à Juan-les-Pins. » J'en ai été estomaquée, pourtant il fallait s'y attendre. J'ai eu soudain mal à la tête. Ça fait drôle de les sentir si proches !

A midi, nous avons pris les Informations. Dernière minute : débarquement entre Nice et Marseille.

2 Heures. Le débarquement a eu lieu à Bormes. Emoi dans le village, le bruit se répand. Nous commençons à entendre le roulement du canon et les avions tournent, tournent. A 5 heures, tous les quatre nous sommes arrivés chez Josette, nous n'avons pas dansé. Les gens étaient heureux. Moi je tressaillais à chaque coup de canon. Je me sens drôle dans le « brandi », comme on dit chez nous, qui est déclenché.

Le soir, après le souper, nous sortons tous les six, pour voir les Rocca. Ils sont allés coucher à l'abri. On y descend. A peine sommes-nous hors de la place, on entend un crépitement, du bruit ; on se retourne, une gerbe de fusées rouges se répand dans le ciel. Je prends mes jambes à mon cou et nous arrivons à l'ancien cabanon où nous habitons¹². Là, Mémé a une crise nerveuse. Quelle peur ! Qu'est-ce que ça a bien pu être ? Un pompier solitaire nous dit que ce sont des balles traçantes. Après cette émotion, nous sommes retournés à la maison.

¹² A l'emplacement actuel de la Maison des Comoni, entouré de vignes à l'époque, loué à la famille SAUVAIRE jusqu'en 1938 où la famille COURET s'est installée dans une maison au bout de la rue Gabriel Péri. Devenu ensuite vestiaire du terrain de football attenant, puis école de musique jusqu'à la construction de la Maison des Comoni en 1990.

16 Août 7^h $\frac{1}{2}$ du matin : Les forces armées françaises et américaines ont débarqué au Cap Légre à 87 kilomètres à l'Est de Toulan, à 8^h 50 le 15^{av}, et 800 navires des flottes alliées arrivent sans arrêt, avec des flottes matériel et des munitions. Ils ont élargi leur tête de pont, et s'enfoncent dans l'intérieur. Allons, maintenant, c'est compris - Ils ont assiégé Toulan, à moins que les Allemands délogent. §

Papa tente de descendre en ville, mais il n'y a plus d'électricité, les trams sont arrêtés, et il y a des barrières.

17 Août : On ne peut plus prendre les Informations, puisqu'il n'y a plus de courant. La résistance occupe la Mairie. Quel ça - et - vient ! Tous ces jeunes gens, en attendant de faire le coup de feu, nous ravitaillent - La cuisine baisse, que ça fait plaisir. Chaque commune se nourrit comme elle peut. Je passe ma vie à la main, et j'aide - Demain, on distribue des galettes de 100 grammes ! Clochette alas !

18 Août : Je commence à languir. Pas de nouvelles. Au fait, dans - Quand est-ce que nous déboucher les tanks américains de la route de Touris ? Papa est descendu à La Valette - L'après-midi, et autant au retour, tout ça à pied - A midi, les Allemands ont fait un petit tour sur la place - Moi j'inscrivais pour la Mairie, les gens qui achètent les légumes, j'ai tout quitté - Et Alberte et moi, l'après-midi, vers la maison, au moment où ils ont envoyé une raffale de mitrailleuses en l'air :

16 Août

7H ½ du matin. Les forces armées françaises et américaines ont débarqué au Cap Nègre à 37 kilomètres à l'Ouest de Toulon, à 6H50 le 16, et 800 navires des flottes alliées arrivent sans arrêt, avec du matériel et des munitions. Ils ont élargi leur tête de pont et s'enfoncent dans l'intérieur.

Allons, maintenant, c'est compris. Ils vont assiéger Toulon, à moins que les Allemands délogent¹³.

Papa tente de descendre en ville, mais il n'y a plus d'électricité, les trains sont arrêtés et il y a des barrages.

17 Août

On ne peut plus prendre les Informations, puisqu'il n'y a plus de courant. La Résistance occupe la Mairie. Quel va-et-vient ! Tous ces jeunes gens, en attendant de faire le coup de feu, nous ravitaillent. La vie baisse, que ça fait plaisir ! Chaque commune se nourrit comme elle peut. Je passe ma vie à la Mairie et j'aide. Demain, on distribue des galettes, 1F les 100 grammes ! Chouette alors !

18 Août

Je commence à languir. Pas de nouvelles. Où sont-ils donc ? Quand verrons-nous déboucher les tanks américains de la route de Tourris ? Papa est descendu à La Valette. 12 km à l'aller et autant au retour, tout ça à pieds. A midi, les Allemands ont fait un petit tour sur la place. Moi, j'inscrivais pour la Mairie les gens qui achetaient les légumes, j'ai tout quitté. Alberte et moi, lampons¹⁴ vers la maison, au moment où ils ont envoyé une rafale de mitrailleuse en l'air.

¹³ Délogent : s'en aillent

¹⁴ Lamper : partir en courant. Parler toulonnais

^{éprouvés}
Maman a le noir, elle pense qu'ils mettent trop de temps pour arriver à Toulon. A 2 heures de l'après-midi, 'électricité', information : Ils ont pris Cuers, et Draguignan et sont à 13 km de Toulon et à 10 de Cannes. Je crois rêver - Ils ont donc ^{de} passer Hyères ! Dieu qu'ils sont vite. L'espoir revient - On les attend à tous les instants.

19 Août - Toujours de la D.C.A. On n'entend plus le canon. Mais, je n'ai plus peur des avions, et lorsqu'ils viennent bombarder en piqué je reste impassible - Je sais bien, maintenant qu'ils ne viennent pas pour nous. Il n'y a pas cinéma ce soir, et les allemands défendent de monter à la tour. La résistance s'en moque.

20 Août O, la merveilleuse histoire !

Allerte est allée à la Mairie pour faire des bulletins pour tous les gens sans carte d'alimentation et qui viennent de Toulon. Donc, je ne suis pas allée à la messe - Il fait un temps délicieux, mais là-bas, quelque part vers l'Orient, le bruit fort rapproché, du canon, nous indique la bataille - J'ai déjà dit que je n'avais plus peur, mais ce canon avait le don d'exaspérer mes nerfs, aussi suis-je partie avec papa voir le coup d'œil sur la place.

Maman est venue faire la queue pour des raisins. Il est environ 10 heures. Soudain, un attroupement se forme, et le bruit se répand comme une traînée de poudre - "Les Américains qui s-

Maman, éperdue, a le noir. Elle pense qu'ils mettent trop de temps pour arriver à Toulon. A 2 heures de l'après-midi, électricité, informations. Ils ont pris Cuers et Draguignan, et sont à 13 km de Toulon et à 10 de Cannes. Je crois rêver. Ils ont donc dépassé Hyères! Dieu qu'ils vont vite. L'espoir revient. On les attend à tous les instants.

19 Août

Toujours de la DCA. On n'entend plus le canon. Mais je n'ai plus peur des avions, et lorsqu'ils viennent bombarder en piqué je reste impassible. Je sais bien, maintenant, qu'ils ne viennent pas pour nous. Il n'y a pas cinéma ce soir et les allemands défendent de monter à la tour. La Résistance s'en moque.

20 Août Ô, la merveilleuse histoire !

Alberte est allée à la Mairie pour faire des bulletins pour tous les gens sans carte d'alimentation et qui viennent de Toulon¹⁵. Donc, je ne suis pas allée à la messe.

Il fait un temps délicieux, mais là-bas, quelque part vers l'Est, le bruit fort rapproché du canon nous indique la bataille. J'ai déjà dit que je n'avais plus peur, mais ce canon a le don d'exaspérer mes nerfs, aussi suis-je partie avec Papa voir le coup d'œil sur la place.

Maman est venue faire la queue pour des raisins. Il est environ 10 heures. Soudain, un attroupement se forme et le bruit se répand comme une traînée de poudre : les Américains qui étaient ce matin aux Quatre-Croix descendent les Plaines.

¹⁵ Pour éviter le Service de Travail Obligatoire, Alberte, âgée de 18 ans, travaillait à la Mairie. Ce jour là, il y avait une distribution de fécula de pomme de terre à la Mairie.

Saint ce matin, causés aux quatre-voies, descendent les Plaines.
 D'autres précèdent, ils aperçoivent les colons serrés, et les casques
 brillants. Je hausse les épaules "Qu'est-ce que les gens pen-
 vent encore voir?" pense-je. Cependant papa, nous invite à
 rentrer dare-dare, à la maison. Le quartier est en révolte.
 Des fenêtres au bas - Un jeune voisin me certifie qu'ils sont
 un Wagon, moi je ne dis rien. Tous les 3 nous sommes dans la
 rue. Une jeune femme murmure "Baudou que ce ne soit pas des
 allemands qui arrivent!" Je hausse les épaules, c'est ma secrète pensée.

Alors, tout-à-coup, une raffale de mitrailleuse. Can-
 -me des oiseaux apeurés, tout le monde s'enfuit chez soi. Dès
 que nous mettons le pied dans la cuisine, Maman affolée s'écrie
 "Mon Dieu, Albert, ma petite! St. George protégez ma petite!"
 Malgré que je tâche de la faire taire, elle murmure, tout le long
 ou plutôt chuchotera comme au confessionnal "Ma petite! Ma petite!"

Maintenant, dans la cuisine porte et fenêtre closes, sous la cage
 de l'escalier, je me tiens avec Maman sur mes genoux. Papa, Maman
 et Mimi qui sont devant le placard - Après la rumeur, un si-
 -lence tragique s'est répandu dans les petites rues inondées de soleil,
 après sur la dernière porte, s'est refermé le dernier rideau angoissé.

Et dans l'air clair montent les âpres raffales des mitrailleuses
 répandant à la soude d'attribution des fusils mitrailleurs.

D'abord un peu éloigné, la fusillade s'approche. Au coin
 de la rue, un combat doit se livrer. Nous entendons les balles rico-

D'autres précisent : ils aperçoivent les colonnes serrées et les casques brillants. Je hausse les épaules « Qu'est-ce que les gens peuvent encore inventer ? » pensé-je. Cependant, Papa nous invite à rentrer dare-dare à la maison. Le quartier est en révolution. Des fenêtres, on les voit. Un jeune voisin me certifie qu'ils sont un « wagon », moi je ne dis rien. Tous les trois nous sommes dans la rue. Une bonne femme murmure : « Pourvu que ce ne soit pas des allemands qui arrivent ! » Je tressaille, c'est ma secrète pensée.

Alors, tout à coup, une rafale de mitrailleuse. Comme des oiseaux apeurés, tout le monde s'envole chez soi. Dès que nous mettons le pied dans la cuisine, Marraine affolée s'écrie : « Mon Dieu, Alberte, ma petite ! Ste Vierge, protégez ma petite ! » Malgré que je tâche de la faire taire, elle murmurerait tout le temps ou plutôt chuchotera comme au confessionnal : « Ma petite ! Ma petite ! »

Maintenant, dans la cuisine porte et fenêtre closes, sous la cage de l'escalier, je me tiens avec Maman, sur les genoux de Papa, Mairaine et Mémé qui sont devant le placard. Après la rumeur, un silence tragique s'est répandu dans les petites rues inondées de soleil, la dernière porte refermée sur le dernier civil angoissé.

Et dans l'air clair montent les âpres rafales de mitrailleuses répondant à la sourde détonation des fusils mitrailleurs.

D'abord un peu éloignée, la fusillade s'approche. Au coin de la rue, un combat doit se livrer. Nous entendons les balles ricocher contre le mur.

102
- chés contre le mur. Je suis fort calme, et je vois, dans mon esprit
Allerik faisant du plat ventre, là-bas, à la Maïce - Maman in-
-quiète, sanglote tout-bas, et nous nous faisons des "Chut" pour
étouffer tout bavardage qui pourrait être un indice pour les
gens de la rue. Car qui se bat ?

Cette question fort angoissante, se présente devant à nos yeux.
Dans le calme tragique, je l'essaye de saisir, une parole, un mot,
un son, prononcés par les pas ^{rapides} que nous entendons venir dans la
rue. Je pense que ce sont les Américains et les infatigables qui se
battent contre les Allemands. Un instant, j'entends, mais
ce n'est ni des sons français, ni des syllabes anglaises. Désespérée,
je conclus que ce sont les allemands.

Des pas se font entendre sur la terrasse. Je songe, à part moi, ~~le~~
~~si~~ à l'airis paru sur le journal "Laisser les patés ouvertes". Ah!
l'horrible bataille des ^{nuages} maraîches ! Si les Boches rentrent ? qu'ar-
rivedra-t-il ?

Les coups claquent secs, nombreux, dans, dans les murs.
"Qui est donc hein !" dit une voix, tout près, et au dehors. Je n'ose
pas encore croire que j'ai entendu, quand papa et moi cour-
-rons « Il faut me déloger tous ces oiseaux là, de derrière, Amusé »
Il n'y a pas à se tromper - Papa s'écrie « Mais ce sont les
Français » O, l'admirable son de notre langue - Rapide,
et silencieux, nous grimons à la ^{fenêtre} ^{de} chambre de Maman, la
fusillade s'éloigne derrière la maison - Et là, notre regard,

Je suis fort calme et je vois, dans mon esprit, Alberte faisant du plat-ventre là-bas, à la Mairie. Maman inquiète sanglote tout bas et nous nous faisons des « chut ! » pour étouffer tout bavardage qui pourrait être un indice pour les gens de la rue. Car qui se bat ?

Cette question fort angoissante se présente à nos yeux.

Dans le calme tragique, j'essaye de saisir une parole, un mot, un son, prononcés par les pas rapides que nous entendons courir dans la rue. Je pense que ce sont les Américains et les réfractaires qui se battent contre les Allemands. Un instant, j'entends, mais ce n'est ni des sons français ni des syllabes anglaises. Désespérée, je conclus que ce sont les allemands.

Des pas se font entendre sur la terrasse. Je songe, à part moi, à l'avis paru sur le journal : « Laisser les portes ouvertes » .

Ah ! L'horrible bataille des rues ! Si les Boches rentrent ? Qu'arrivera-t-il ?

Les coups claquent secs, nombreux, clairs, dans les rues.

« Où est donc René ? » dit une voix, tout près, au dehors.

Je n'ose pas encore croire ce que j'ai entendu, quand Papa et moi comprenons : « Il faut me déloger tous ces oiseaux-là de derrière, Amed. » Il n'y a pas à se tromper. Papa s'écrie : « Mais ce sont les Français ! » Ô, l'admirable son de notre langue ! Rapides et silencieux, nous grimpons à la fenêtre de la chambre de Marraine, la fusillade s'éloigne derrière la maison. Et de là, notre regard plonge dans la rue.

plonge dans la rue.

Solitaire, prudent, la mitrailleuse, à la main, un soldat, habillé en flanelle kaki, à l'américaine, est là dans la rue, il lève la tête, regarde, puis s'allonge derrière une balustrade et pointe son fusil - Ils s'éloignent peu à peu - Un grand pauvre les mains dans les poches apparaît, papa qui ; depuis un instant éprouve le besoin de parler lui, me {{ Le sait de Français ? — Lui des trivaillous algériens ! }} -

Allons on a compris, enfin - Telle de joie, je me mets à pleurer, et repète en courant dans la chambre « Les Français ! Les Français ! - Que je suis contente ! Bousaoumes délivrés ! »
 Papa, pleure lui aussi. Cher papa ! il ajoute "Alberte est à l'abri, ils n'avaient pas tiré dans les fenêtres, puisqu'ils sont des Français ! » Et comme il en arrive un autre dans la rue, il s'écrie « Vive la France, Brava soldats ! »
 On dégringole les escaliers. Tout un détachement passe, je leur offre du vin, qu'ils refusent, du reste, puis des galettes, on se touche la main - J'ai eue de tous les embrasser - On a ouvert la porte, et l'on voit 6 douilles de mitrailleuses, ^{qu'on ramasse} par terre, au fond du jardin, une brave petite trivaillou, descend, ^{ses yeux rouges} l'arme à la main.

Alberte, sur ce, arrive et se met à sangloter. Qu'elle a eu peur. Comme tout le monde elle a pensé aux Boches - Elle s'est jeté à plat ventre, puis, avec Janine, elles se sont mises dans le mis

Solitaire, prudent, la mitraillette à la main, un soldat habillé en flanelle kaki, à l'américaine, est là dans la rue ; il lève la tête, regarde, puis s'allonge derrière une balustrade et pointe son fusil. Il s'éloigne peu après. Un grand pompier, les mains dans les poches, apparaît. Papa, qui depuis un instant éprouve le besoin de parler, lui crie :

« - Ce sont des Français ?

- Oui, des tireurs algériens ! »

Allons, on a compris, enfin. Folle de joie, je me mets à pleurer et répète en courant dans la chambre : « Les Français ! Les Français ! Que je suis contente ! Nous sommes délivrés ! »

Papa pleure, lui aussi. Cher Papa ! Il ajoute : « Alberte est à l'abri, ils n'auraient pas tiré dans les fenêtres, puisque ce sont des Français ! » Et comme il en arrive un autre dans la rue, il s'écrie : « Vive la France ! Bravo soldats ! »

On dégringole les escaliers. Tout un détachement passe, je leur offre du vin qu'ils refusent, du reste, puis des galettes, on se touche la main. J'ai envie de tous les embrasser. On a ouvert la porte et l'on voit quatre douilles de mitrailleuses qu'on ramasse, par terre. Au fond du jardin, un brave petit tirailleur descend les restanques, l'arme à la main.

Alberte, sur ce, arrive et se met à sangloter. Qu'elle a eu peur ! Comme tout le monde, elle a pensé aux Boches. Elle s'est jetée à plat ventre, puis, avec Jeanine¹⁶, elles se sont mises dans le ruisseau, derrière l'école.

¹⁶ Jeanine DOYEN, qui habitait le quartier des Arrosants.

-seau, derrière l'école " Mais je n'avais pas, nous dit Albert, je ne voulais pas salir ma robe ! " Enfin se traouant, trop au dé-couvert, elle est rentrée dans le refectoire et elle est restée là, sargeant à nous, nous regardant morts, et craignant que les Allemands n'entrent et viennent les fusiller -

Et tous les 6 réunis, nous restons là, debout, contents, hété-tés de bonheur - Quoique nous sommes libérés, certes, mais libérés par les Français - La belle chose !

Sous craignais, naïvement, que ce seraient les alliés, qui arive-raient, mais non, on nous fait cette belle surprise - les Français viennent, ils apportent avec eux la France libre. Je n'avais jamais remarqué car il est doux de voir des algériens - Dire que nous avions si peur au début de la fusil-lade, qui, entre parenthèses, continue dans la vallée de Dardennes, on se croyait plus que jamais aux mains des Al-lemands, et nous étions déjà libérés -

Il n'y a que les braves soldats de France, pour faire ce-la, comme Bonaparte détonnant les Alpes, et surprenant l'ennemi, les Français arrivent par les plaines, libèrent le -Reims, alors que les Boches les attendaient à La Valette - Quel bon rire !

Jusqu'à 1 heure et demie nous sommes restés sur la place - La population s'y était portée - On applaudissait les soldats, on s'embrassait, arborant un ruban tricolore, la place étant pavisée

« Moi je n’osais pas - nous dit Alberte - je ne voulais pas salir ma robe ! » Enfin, se trouvant trop au découvert, elle est rentrée dans le réfectoire et elle est restée là, songeant à nous, nous voyant morts, et craignant que les Allemands n’entrent et viennent les fusiller.

Et tous les six réunis, nous restons là, debout, contents, hébétés de bonheur. Puisque nous sommes libérés, certes, mais libérés par les Français. La belle chose !

Nous croyions, naïvement, que ce serait les alliés qui arriveraient, mais non, on nous fait cette belle surprise : les Français viennent, ils apportent avec eux la France Libre. Je n’avais jamais remarqué combien il est doux de voir des algériens. Dire que nous avions si peur au début de la fusillade, qui, entre parenthèses, continue dans la vallée de Dardennes ; on se croyait plus que jamais aux mains des Allemands et nous étions déjà libérés.

Il n’y a que les braves soldats de France pour faire cela, comme Bonaparte détournant¹⁷ les Alpes et surprenant l’ennemi, les Français arrivent par les plaines, libèrent le Revest, alors que les Boches les attendaient à La Valette.

Quel bon rire !

Jusqu’à 1 heure et demie, nous sommes restés sur la place. La population s’y était portée. On applaudissait les soldats, on s’embrassait, arborant un ruban tricolore, la place étant pavoisée.

¹⁷ Contournant.

Le matériel arrive, les autos dont il semble impossible, qu'elles soient passées par la montagne. Ils sont soucieux tous ces soldats. La résistance, fait elle aussi le coup de feu. Sans le Prévost, il n'y a pas eu de soldats morts. Tant mieux.

L'après-midi se passe dans ce mouvement, est enchantement. On éprouve le besoin de se pincer, pour voir si on ne s'écrit pas. A 7 heures, a publié le garde, tout le monde dedans. Maman nous le rappelle. Depuis la Libération elle craint de voir arriver les Boches.

Sur la route du barrage, et de Toulon, à 10 pas l'un de l'autre, l'aune au bras, les tirailleurs, silencieux, en longue file lueurs, descendent déloger le Boche. C'est triste la guerre. Une ombre passe sur moi. Ils vont se battre pour nous protéger que Dieu les assiste!

Il y a, paraît-il, une batterie au Grand Cay, c'est sans doute moi, car, bientôt nous entendons siffler les obus sur ma tête. Ils vont là-bas, quelque part à l'Escaillon.

La nuit s'est faite. Un crépitement de mitrailleuse, tout proche. On rentre. Ça s'est tu. Mais voilà, qu'est-ce? Un sifflement étrange, qui fait peur, puis un claquement très près, et encore un, Papa sort ou du moins veut sortir. Il sent ce souffle mystérieux qui lui refuse la porte. Une peur horrible s'empare de moi. Mon Dieu! Qu'est-ce que sait? Les voisins, affolés s'en vont. Ça s'est tu. On marche, on se couche. Ça recommence. Il

Le matériel arrive, les autos, dont il semble impossible qu'elles soient passées par la montagne. Ils sont souriants tous ces soldats. La Résistance fait elle aussi le coup de feu. Dans Le Revest, il n'y a pas eu de soldats morts. Tant mieux !

L'après-midi se passe dans ce mouvement, cet enchantement. On éprouve le besoin de se pincer, pour voir si on ne rêve pas. « A 7 heures - a publié le garde - tout le monde dedans. » Maman nous le rappelle. Depuis la Libération, elle craint de voir arriver les Boches.

Sur la route du Barrage et de Toulon, à dix pas l'un de l'autre, l'arme au bras, les tirailleurs, en longue file brune, descendent déloger le Boche. C'est triste la guerre ! Une ombre passe sur moi. Ils vont se battre pour nous protéger, que Dieu les assiste !

Il y a, paraît-il, une batterie au Grand Cap. C'est sans doute vrai, car bientôt nous entendons siffler les obus sur nos têtes. Ils vont là-bas, quelque part à l'Escaillon.

La nuit s'est faite. Un crépitement de mitraillette, tout proche. On rentre. Ça s'est tu. Mais voilà, qu'est-ce ? Un sifflement étrange, qui fait peur, puis un claquement très près et encore un ; Papa sort ou du moins veut sortir. Il sent ce souffle mystérieux qui lui referme la porte. Une peur horrible s'empare de moi. Mon Dieu ! Qu'est-ce que c'est ? Nos voisins, affolés, s'en vont. Ça s'est tu. On monte, on se couche. Crac ! Ça recommence.

me semble entendre des explosions - Quelle peur! "Descendons!" suppliai-je - Nous rebâilâ dans la cuisine - Dans ma folle angoisse, je voudrais partir - Mais personne ne veut ~~pas~~ - Si au moins on savait ce que c'est - tant - Amusement - Cette fois, on ne redescend plus - J'en entends encore, et chaque fois je tressaille - Cette nuit-là, je me suis réveillée 3 fois, et j'en ai encore entendus - Enfin, ~~à 7 heures encore~~, ~~le docteur~~ Maman effrayée, déclare qu'il faut partir rejoindre les docteur, qui ont une cave. Je l'approuve. Avec nouvelles, on apprend qu'une bale batterie boche a bombardé le village, sans interruption toute la nuit. Une femme et un gosse ont été tués chez eux - Heureux, la mort est passée bien près de chez nous!

Nous transportons chez les docteur, 3 chaise-longues, 1 matelas, des couvertures, de quoi bouffer, des vêtements etc. Tout cela dans la cave. On ne sera pas seul ce soir - Les locataires y viendront - ça fera une vingtaine de personnes.

Les $\frac{3}{4}$ du village partent à la mine, les autres se terrant dans les caves - On ne voit presque personne, excepté les soldats, qui vont attaquer Stoulan - On est donc la joyeuse animation d'hier? Je ne vois, au-dehors, que visage morne - Moi, j'ai repris confiance - Et gaiement, toutes les femmes, (nous sommes nombreuses) se mettent à éplucher des pommes de terre.

Tout-à-coup, nous entendons, des bruits - C'est des camions, qui descendent des plaines, de grands camions - On voit, croquant voir les

Il me semble entendre des explosions. Quelle peur ! « Descendons ! » supplié-je. Nous revoilà dans la cuisine. Dans ma folle angoisse je voudrais partir. Mais personne ne veut. Si au moins on savait ce que c'était. On remonte. Cette fois on ne redescend plus. J'en entends encore et chaque fois je tressaille. Cette nuit là, je me suis réveillée deux fois et j'en ai encore entendus.

21 Août

7 H. Maman, effrayée, déclare qu'il faut partir rejoindre les Scotto qui ont une cave. Je l'approuve. Aux nouvelles, on apprend qu'une sale batterie boche a bombardé le village, sans interruption toute la nuit. Une femme et un gosse ont été tués chez eux. Horreur ! La mort est passée bien près de chez nous.

Nous transportons chez les Scotto trois chaises-longues, un matelas, des couvertures, de quoi bouffer, des vêtements, etc. Tout cela dans la cave. On ne sera pas seuls ce soir. Leurs locataires y viendront, ça fera une vingtaine de personnes.

Les trois-quarts du village partent à la mine¹⁸, les autres se terrent dans les caves. On ne voit presque personne, excepté les soldats, qui vont attaquer Toulon. Où est donc la joyeuse animation d'hier ? Je ne vois, au-dehors, que visage morne. Moi, j'ai repris confiance. Et gaiement, toutes les femmes (nous sommes nombreuses) se mettent à éplucher des pommes de terre.

Tout-à-coup, nous entendons du bruit. Ce sont des camions qui descendent des plaines, de grands camions. On sort, croyant voir les Américains.

¹⁸ Cave de la famille SCOTTO, dans la maison qui se trouve derrière l'actuel salon de coiffure situé à côté de la mairie, au fond du terrain. Les deux familles étaient amies. Sauveur SCOTTO était du même âge qu'Alberte.

La mine de bauxite, dont les entrées qui servaient d'abri, bouchées aujourd'hui, se situaient au dessus de l'actuel Stade de la Colline. La mine a continué à être exploitée durant la guerre, permettant à de nombreux hommes d'échapper au Service du Travail Obligatoire. Elle est restée en exploitation jusque dans les années 50.

Américains. Il y en a 3, et un derrière l'autre, et tous les soldats des Européens ceux-là, sont assis au debout devant les Scotto. On parle à 4 ou 5, tous grands, jolis gars. La plupart sont partis par l'Espagne et on rejoint l'Afrique. ~~Tous~~ Ils sont gaffés à bloc. C'est merveille de voir des jeunes Français, si patriotes. Ils ont déjà fait plusieurs campagnes, en Italie, en Corse, à l'Île d'Elle, et quelques-uns la Tunisie. Ils ont, en général, débarqué à S^t-Tropez ou à S^t-Maxime, sont fat contents d'être en France, louent la ^{des bon} surveillance des habitants, et ont un courage souriant et un moral. D'autres petits, quelques-uns dormaient par terre ceux auxquels ont penché, ^{ont} ~~avaient~~ soif, ont leur fait du café, Allerte alla chercher de l'eau et passait entre les groupes. On leur parlait, ils nous racontaient leur bataille, le M^t. Cassino, surtout, on leur dit ~~notre~~ nos misères, notre éternelle faim, et en souriant ils répandaient « Vous allez voir, lorsque les Américains meindraient, ils vous apporteraient de tout! » Ils nous ont donnés des boîtes de conserves "Meat and Vegetable" tout américain, des galettes succulentes, des caramels, des bombons délicieux.

Ce sont des troupes d'élites, les Bataillons de Choc.

On ne peut pas comprendre ce que ce mot contient de courage, d'héroïsme, ce sont ceux qui se battent corps à corps qu'on envoie les premiers dans la fournaise. Ces bataillons ont été construits pour la France, ils ont eu le grand et terrible honneur de libérer ^{d'eux} ~~l'Italie~~ ~~l'Espagne~~. Lorsque ils sont revenus, vendredi soir, moins nombreux, un nous

Il y en a trois, un derrière l'autre. Tous les soldats, des Européens ceux-là, sont assis ou debout devant (chez) les Scotto. On parle à quatre ou cinq, tous grands, jolis garçons. La plupart sont partis par l'Espagne et ont rejoint l'Afrique. Ils sont gonflés à bloc. C'est merveille de voir des jeunes Français si patriotes. Ils ont déjà fait plusieurs campagnes, en Italie, en Corse, à l'Île d'Elbe, et quelques-uns la Tunisie. Ils ont, en général, débarqué à St Tropez ou à Ste Maxime, sont fort contents d'être en France, louent la bienveillance des habitants, ont un courage souriant et un très bon moral. Pauvres petits, quelques-uns dorment par terre, ceux auxquels on parle ont soif, on leur fait du café. Alberte va chercher de l'eau et passe entre les groupes. On leur parle, ils nous racontent leur bataille, le Mt Cassino¹⁹ surtout, on leur dit nos misères, notre éternelle faim et en souriant ils répondent : « Vous allez voir, lorsque les Américains viendront, ils vous apporteront de tout ! » Ils nous ont donné des boîtes de conserve « Meat and vegetable » tout américain, des galettes succulentes, des caramels, des bonbons délicieux.

Ce sont des troupes d'élite, les Bataillons de Choc.

On ne peut pas comprendre ce que ce mot contient de courage, d'héroïsme ; ce sont eux qui se battent corps à corps, qu'on envoie les premiers dans la fournaise. Ces bataillons ont été construits pour la France, ils ont eu le grand et terrible honneur de libérer Toulon. Lorsqu'ils sont revenus, vendredi soir, moins nombreux, un d'eux nous a dit mélancoliquement : « Nous avons laissé des plumes là-bas. »

¹⁹ Le terme bataille du Monte Cassino (les termes « bataille du Mont-Cassin » ou « bataille du Mont Cassin » sont aussi utilisés en français) couvre en fait une série de quatre batailles de la Seconde Guerre mondiale, livrées, autour du mont Cassin, de janvier à mai 1944, par les Alliés contre les forces allemandes pour percer la ligne Gustave afin de faire la jonction avec les forces débarquées à Anzio (à environ une centaine de kilomètres à vol d'oiseau à l'ouest du mont) et d'occuper Rome. Du 11 au 19 mai ont lieu simultanément les troisième et quatrième batailles du Monte Cassino : la bataille des Français et celle des Polonais.

Les Alliés ont perdu environ 115 000 hommes (tués et blessés). Les Français, ou plus précisément les goumiers marocains et les tirailleurs tunisiens subirent des pertes effroyables. (Source : Wikipédia)

a dit mélancoliquement "Plus y a dans l'air des plumes lâchées"

Un grand esprit de camaraderie règne entre les hommes et les chefs, beaucoup plus que dans les autres camps.

Dieu que j'aime les soldats de France, qui sont venus tout seuls délivrés d'Alsace, mais combien j'admire ces Bataillons de choc, joyeux et insoucients, qui rient de la mort et partent au combat en disant "On va un peu s'amuser"

C'est lundi, qu'on apprend que Toul est encerclée. Il fallait nous voir, ce soir-là, dans la cave, Alberte, Maman, Marianne et Mamié, sur les chaise-longues, Papa, Alberte et moi, sur le matelas. J'ai tout de même bien dormi. Seulement, je me suis réveillée à 5 heures et demi, tout le monde s'est mis à parler, et j'ai plus ^{du} pitié d'œil.

Le soir On a formé une infirmerie, et les blessés Français et boches arrivent. Il y a des prisonniers. Les Boches résistent toujours, le canon tonne toute la journée. Le village est en l'air, des soldats partout.

Alberte et moi leur parlons. Ils sont tous fort corrects, nous touchent la main, comme si on se connaissait depuis toujours. A tous on leur demande "Que pensez-vous de la guerre? — Dans 3 mois c'est tout fini" nous répondent-ils "Et Toul? — Bah! Dans 3 jours, vous venez, vous pourrez reprendre votre ancienne existence"

Ils nous racontent des choses effrayantes en souriant, et on les perd.

Un grand esprit de camaraderie règne entre les hommes et les chefs, beaucoup plus que dans les autres corps.

Dieu que j'aime les soldats de France, qui sont venus tout seuls délivrer Toulon, mais combien j'admire ces Bataillons de Choc, joyeux et insoucians, qui rient de la mort et partent au combat en disant : « On va un peu s'amuser. »

C'est lundi qu'on apprend que Toulon est encerclé. Il fallait nous voir, ce soir-là, dans la cave ; Maman, Marraine et Mémé sur les chaises-longues, Papa, Alberte et moi sur le matelas. J'ai tout de même fort bien dormi. Seulement, je me suis réveillée à 5 heures et demie, tout le monde s'est mis à parler, et je n'ai plus pu plier l'œil.

22 Août

On a formé une infirmerie et les blessés Français et boches arrivent. Il y a des prisonniers. Les Boches résistent toujours, le canon tonne toute la journée. Le village est en l'air, des soldats partout.

Alberte et moi leur parlons. Ils sont tous fort corrects, nous touchent la main, comme si on se connaissait depuis toujours. A tous on leur demande :

« - Que pensez-vous de la guerre ?

- Dans 3 mois, c'est tout fini, nous répondent-ils.

- Et Toulon ?

- Peuh ! Dans 3 jours, vous verrez, vous pourrez reprendre votre ancienne existence. »

Ils vous racontent des choses effrayantes en souriant, et on les prendrait pour des monstres si on ne savait que ce sont des Français.

- doit pour des monstres, si on ne savait que ce sont des Français -
 La Barchine résiste, ^{rien qu'elle peut sauter, en partie, sur au soir.} des renforts arrivent, il y a beaucoup de mats, paraît-il, en bas, et les blessés continuent à affluer. C'est terrible la guerre.

J'ai peur pour les bataillons de Choc, qui sont partis si joyeux hier matin, pourvu que les 5, auxquels nous avons parlé, n'aient rien ! Un d'eux, nous a dit "à bientôt" Le redrai-je ?

On couche encore à la caïde, parce qu'il va y avoir des tirs très nombreux. Mais, ça ne me déplaît pas. Surtout d'habiter chez les Leotto, et d'être si près de la route où il y a tout ce mouvement.

Le Paret ne se reconnaît plus, il est en premières lignes, et si un canon boche se levait un peu Ulan ! qu'est-ce qu'il attraperait ! Ola. la !

13 Août : Nous allons à la maison avec le ferme désir d'y rester. Mais on entend encore, le canon qui est fort près, toujours. Ah, ce qu'il y a de Boches prisonniers !

Comme je me sens confiante avec tous ces soldats, qui vous sourient, vous parlent, etc. Je n'ai plus peur, pour le moment. A midi, avec marran, nous étions sur la place à attendre Alberte et papa qui aide à la Marie, et tout à coup, ça a encore sifflé, comme, dans la nuit du Dimanche à Lundi.

Nous sommes parties en courant vers l'école, et là, dans le couloir, nous avons attendu que ça cesse. Nous ne nous sentions pas à la mort. Il n'y avait qu'un jeune marocain qui riait de nos angoisses.

La Poudrière résiste, bien qu'elle eût sauté, en partie, hier au soir. Des renforts arrivent, il y a beaucoup de morts paraît-il, en bas, et les blessés continuent à affluer. C'est terrible la guerre...

J'ai peur pour les Bataillons de Choc qui sont partis si joyeux hier matin. Pourvu que les cinq auxquels nous avons parlé n'aient rien ! Un d'eux nous a dit : « A bientôt. ». Le reverrai-je ?

On couche encore à la cave, parce qu'il va y avoir des tirs très nombreux. Moi, ça ne me déplaît pas. Surtout d'habiter chez les Scotto et d'être si près de la route où il y a tout ce mouvement.

Le Revest ne se reconnaît plus, il est en première ligne, et si un canon boche se levait un peu... Vlan ! Qu'est-ce qu'il attraperait ! Oh la la !

23 Août

Nous allons à la maison avec le ferme désir d'y rester. Mais on entend encore le canon qui est fort près, toujours. Ah ! Ce qu'il y a de Boches prisonniers !

Comme je me sens confiante avec tous ces soldats qui vous sourient, vous parlent, etc. Je n'ai plus peur, pour le moment. A midi, avec maman, nous étions sur la place à attendre Alberte et Papa, qui aident à la Mairie. Et tout à coup, ça a encore sifflé, comme dans la nuit du dimanche à lundi. Nous sommes parties en courant vers l'école, et là, dans le couloir, nous avons attendu que ça cesse. Nous ne nous sentions pas à la noce. Il n'y avait qu'un jeune marocain qui riait de nos angoisses.

Car les soldats, eux, ne s'alarment pas pour si peu, et nous re-carfateut toujours.

Nous sommes vite ~~retourés~~^{allés} à la maison, nous avons mangé sur le pouce, puis nous sommes retournés chez les scotto. Là, nous avons dû rester dans la case, pendant 2 heures à peu près, parce qu'ils étaient assés sourent. J'ai lu, mais je me suis un peu ennuyé. J'aurais voulu être dehors, au lieu de 'être enfermé dans la case.

À 7 heures, nous sommes, enfin, sortis de la propriété et nous avons fait un petit tour.

Cette nuit-là, nous avons encore dormi dans la case.

24 Août : Nous commençons à déminager des scotto.

La résistance de Toulou semble tenir vers sa fin.

Nous n'avons toujours pas de nouvelles.

Les places du village sont de véritables campements. Les camions côte-à-côte, des chevaux, et tous les soldats, qui part et viennent.

C'est que ce sont, en général, tous de jolis garçons. Ils commencent à se ballader et avec les jeunes filles, et celles-ci regardent ~~des~~ consues sur ~~des~~ consues. Qu'elles demandes!

C'est toujours l'audace qui est récompensé. Mais, on ^{me} leur demande rien, et il faut que ça leur passe par la tête pour nous donner des biscuits surtout.

Tout de même, je ne me recamus plus! Jamais je ne me si-

Car les soldats, eux, ne s'alarment pas pour si peu et vous réconfortent toujours.

Nous sommes vite allés à la maison, avons mangé sur le pouce, puis nous sommes retournés chez les Scotto. Là, nous avons dû rester dans la cave pendant deux heures à peu près, parce qu'ils tiraient assez souvent. J'ai lu, mais je me suis un peu ennuyée. J'aurais voulu être dehors, au lieu d'être enfermée dans la cave.

A 7 heures, nous sommes enfin sortis de la propriété et avons fait un petit tour.

Cette nuit-là, nous avons encore dormi dans la cave.

24 Août

Nous commençons à déménager des Scotto.

La résistance de Toulon semble tirer vers sa fin. Nous n'avons toujours pas de nouvelles.

Les places du village sont de véritables campements. Les camions côte-à-côte, des chevaux et tous les soldats, qui vont et viennent.

C'est que ce sont, en général, tous de jolis garçons. Ils commencent à se balader avec les jeunes filles et celles-ci reçoivent conserves sur conserves. Quelles veinardes !

C'est toujours l'audace qui est récompensée. Nous, on ne leur demande rien, et il faut que ça leur passe par la tête pour nous donner des biscuits, surtout.

Tout de même, je ne me reconnais plus.

19°

-rais crucapable de parler à tous ces jeunes gens-là !

L'odeur d'essence flotte continuellement sur Le Bevest - Et ce parfum m'enchanté.

Nous avons passé, maman et moi, l'après-midi, devant le portail de Madame Sotter. Dieu quel mouvement !, et les coups de canon qu'on entend toujours ! Enfin, ce soir on couche à la maison.

25 août Je crois que Papa descendra demain après-midi à La Valette.

À Toulon, c'est presque fini, dit-on.

Beaucoup de soldats déménagent, et il ne reste plus que l'infirmerie. Vers les 6 heures, ~~et~~ enfin - Des Bataillons de Choc montant de Toulon.

Ils sont chauds, et sont fatigués et sales. Les sont moins nombreux. Je cherche vainement, la section de Lundi matin. Seront-ils tous restés en bas ? Mon Dieu, ce n'est pas possible. Vous avez été plus indulgents sans doute ?

Boutant j'ai beau les chercher je ne les vois pas.

C'est vers les 7 heures, que, dans une auto qui passait je les ai vu et reconnus - j'ai été fort contente, très heureuse -

Et du fond du cœur, j'ai remercié la S^{te} Vierge qui les avait tous protégés.

26 août : j'ai eu ce matin une fort agréable surprise.

Dans la rue est passé un jeune soldat des Bataillons de Choc, que j'avais aperçu la veille au soir.

Jamais je ne me serais crue capable de parler à tous ces jeunes gens-là !

L'odeur d'essence flotte continuellement sur Le Revest. Et ce parfum m'enchanté.

Nous avons passé, Maman et moi, l'après-midi devant le portail de Mme Scotto. Dieu quel mouvement ! Et les coups de canon qu'on entend toujours ! Enfin, ce soir on couche à la maison.

25 Août

Je crois que Papa descendra demain après-midi à La Valette.

A Toulon, c'est presque fini dit-on.

Beaucoup de soldats déménagent, et il ne reste plus que l'infirmerie. Vers les 6 heures environ, des Bataillons de Choc montent de Toulon.

Ils ont chaud, et sont fatigués et sales. Ils sont moins nombreux. Je cherche vainement la section de lundi matin. Seraient-ils tous restés en bas ? Mon Dieu, ce n'est pas possible. Vous avez été plus indulgent sans doute ?

Pourtant, j'ai beau les chercher je ne les vois pas.

C'est vers les 7 heures, que dans une auto qui passait nous les avons reconnus. J'ai été fort contente, très heureuse. Et du fond du cœur j'ai remercié la Ste Vierge qui les avait tous protégés.

26 Août

J'ai eu ce matin une fort agréable surprise.

Dans la rue est passé un jeune soldat des Bataillons de Choc, que j'avais aperçu la veille au soir.

Je l'ai vu très souvent, dans la journée, et même, nous pensions qu'il vienne dîner dimanche, après avoir passé de 5 h $\frac{1}{2}$ à 8 h $\frac{1}{2}$ à la maison, samedi au soir.

Il s'appelle Robert Reunion, et nous voulions lui donner l'adresse de l'oncle, pour que s'il passait par Beauvais.

Mais il a du partir dimanche matin, et nous ne l'avons plus vu - son père était directeur de l'hôpital de Tournai.

Cependant il a notre adresse, et nous avons la sienne -

27 & 28 et 29 Août

C'est complètement terminé à Boulogne.

La ville aurait pu être plus abîmée que ça -

Papa a repris son travail. Lundi, il n'y a ni eau, ni gaz, ni électricité - ^{est en} ^{nos} ^{jours} ^{de} ^{trougnole} ^{excepté} ^{les} ^{soirs} ^{des} ^{légionnaires} - Et ça sent fort mauvais - Il faudra nettoyer, tout cela comme il faut, de peur des épidémies -

Mardi au soir, les gens recommencent déjà à se ballader sur le Boulevard. Dimanche il y a eu un défilé des troupes françaises - C'est bien dommage que nous ne l'ayons pas vu -

Les derniers soldats sont partis, Mardi après-midi, du Best - Les civils réintègrent leur logis Starbarnais -

Le village devient d'une mauvaise matelle. Les jours fêchés qu'il vient de vivre se sont déjà envolés - Il n'en reste le souvenir que dans les esprits, et dans les pauvres rues de Boulogne menue. Mais cette fois, c'était pour la délivrance

Je l'ai revu très souvent dans la journée, et même, nous pensions qu'il vienne (viendrait) dîner dimanche, après avoir passé de 5H et demie à 8H et demie à la maison, samedi au soir.

Il s'appelle Robert Buisson, et nous voulions lui donner l'adresse de l'oncle, pour que ... s'il passait par Romans...

Mais il a dû partir dimanche matin et nous ne l'avons plu revu. Son père était directeur de l'hôpital de Tunis.

Cependant, il a notre adresse et nous avons la sienne²⁰.

27, 28 et 29 Août

C'est complètement terminé à Toulon.

La ville aurait pu être plus abîmée que ça.

Papa a repris son travail lundi. Il n'y a ni eau, ni gaz, ni électricité et ni moyens de transport excepté les voitures militaires. Et ça sent fort mauvais. Il faudra nettoyer tout cela comme il faut, de peur des épidémies.

Mardi au soir, les gens recommençaient déjà à se balader sur le Boulevard²¹. Dimanche, il y a eu un défilé des troupes françaises. C'est bien dommage que nous ne l'ayons pas vu.

Les derniers soldats sont partis mardi après-midi du Revest. Les civils réintègrent leur logis toulonnais.

Le village devient d'une monotonie mortelle. Les jours fiévreux qu'il vient de vivre se sont déjà envolés. Il n'en reste le souvenir que dans les esprits et dans les pauvres rues de Toulon meurtri. Mais cette fois, c'était pour la délivrance, ce qui est fort beau.

²⁰ Robert Léonce Emile Buisson, né le 19 août 1923, avec qui Madeleine a correspondu par la suite, est mort quelques mois plus tard sans qu'elle le sache, à l'âge de 21 ans, lors du siège de Belfort, le 5 novembre 1944, à Remiremont dans les Vosges. Source : Base de données militaire Mémoire des hommes.

²¹ Boulevard de Strasbourg à Toulon.

26^o

ce qui est fait beau.

Nous y descendrons, peut être, y faire un tour un de ces jours.

Pour le moment, il faut s'écher de ramener le fil des jours in-
-quilles par-dessus la bourgeoisie helvétique qui n'était pas
sans attraits, par une imagination comme la mienne.

117

Nous y descendrons, peut-être, faire un tour un de ces jours.

Pour le moment, il faut tâcher de renouer le fil des jours tranquilles par-dessus la bourrasque héroïque qui n'était pas sans attrait, pour une imagination comme la mienne.

Alberte COURET-BLANC

- Ecrits -



C'ÉTAIT L'ÉTÉ DE MES 18 ANS

Alberte Blanc

Publié par *Les Veillées des Chaumières* en 2009

L'été est là, et nous revoilà dans notre maison de campagne, non pas vacanciers, mais en réfugiés.

Notre ville est en grande partie détruite. Le 3 juillet, nous avons entendu la sirène annonçant une alerte aérienne sur la ville.

Parfois, au loin, nous entendons comme des tirs d'artillerie lourde dans le ciel : des avions se donnent la chasse. Alors nous rentrons précipitamment dans la maison, par crainte des éclats d'obus. Avec le beau temps chaud et sec, les citadins ont préféré fuir la ville et vivre dehors, dans les collines, dormant à la belle étoile. Le matin, ils descendent au village faire provision d'eau potable et de quelques victuailles. D'ailleurs, on se demande comment se porte toute cette population et nous-mêmes arrivons encore à nous alimenter et à survivre. Chez nous, nous avons encore notre lapin dominical. Aussi, dans le clapier, le samedi soir, c'est l'angoisse....

Dans la semaine, maman, ma sœur et moi, partons plusieurs fois dans la colline « faire de l'herbe ». Il faut bien qu'elles mangent, ces petites bêtes, si nous voulons les manger....

Moi, depuis début juin, je suis occupée toute la semaine au service ravitaillement de la mairie. C'est qu'ayant atteint mes 18 ans, le S.T.O me guettait.

Alors, grâce à la compréhension du maire, j'émerge bénévolement sur les listes du personnel communal. Je distribue les cartes d'alimentation.

Depuis que, le 15 août au matin, la radio nous apprit le débarquement, pas bien loin de chez nous, l'attente des prochains événements nous angoisse : toutes les suppositions sont émises. Mais la vie continue, vaille que vaille.

Ainsi, ce dimanche matin, ma mère se dirige vers la place du village où s'est installé un petit producteur de fruits et légumes. Une file d'attente s'est formée devant son éventaire et même deux vétérans allemands (seule troupe d'occupation dans le patelin) attendent leur tour pour être servis. Je vois mon père qui discute avec ses vieux copains et moi, je me rends à la mairie pour aider le personnel communal à distribuer à la population de la fécula de pomme de terre, à raison d'un kilo par famille. Le garde champêtre l'a bien claironné hier soir. D'ailleurs, à cet effet, j'ai rapporté de la maison un sac de toile blanche pour mettre la ration de fécula à laquelle ma famille a droit.

Lorsque j'arrive, vers les dix heures, beaucoup de ménagères attendent déjà l'ouverture des portes de la mairie. Employés municipaux et bénévoles sont vite à leur poste, les uns sont aux

balances, moi, je donne des coups de tampon. Et puis, tout à coup, une fusillade éclate à l'entrée du village.

Ça siffle de partout, c'est l'affolement général. Sur la place, les gens s'éparpillent pour se mettre à l'abri dans la mairie. Le chef nous crie : « Eloignez vous des fenêtres, couchez-vous. Filez dans la cour de l'école ! » Je me retrouve à quatre pattes dans la cantine scolaire, coincée entre deux grosses dames, bien rembourrées, qui peuvent me protéger, le cas échéant...

Par moments, la fusillade semble s'arrêter et reprend de plus belle dans un autre coin du village. Et ça dure, ça dure

Tout le monde pense à une incursion allemande en représailles de faits de résistance.

Aussi, la trentaine que nous sommes dans cette salle n'est pas rassurée du tout. Enfin, les tirs se font sporadiques et tout se tait.

On se regarde, on n'ose pas bouger, ni mettre le nez dehors. Et voilà qu'à travers la porte vitrée de la cantine, nous voyons au milieu de la cour un militaire casqué, en tenue de camouflage, poussiéreux, l'arme à la bretelle. Il a l'air de chercher quelque chose. Il nous aperçoit, vient vers nous, débonnaire. Nous sommes « cloués » de peur.

Il nous demande : « Savez-vous où je peux trouver de l'eau ? »

- Mais il parle français !!! Vous êtes français ? lui demandons-nous.
- Et oui !
- Alors, c'est vous qui tirez depuis bientôt deux heures ?

Et par où êtes-vous arrivé ?

- Par les collines, et ce sont seulement les deux militaires allemands qui nous ont mis en joue lorsqu'ils ont vu apparaître la première Jeep. Ils ont été tués sur le coup, et c'est à ce moment là que la fusillade a commencé. On supposait qu'il y en avait d'autres dans le village.

La surprise et la peur firent place à une joie débordante. Ce brave soldat a dû subir les embrassades de tout le groupe avant de pouvoir se désaltérer. Et aussitôt, quelqu'un a pensé : « Mais alors... Nous sommes Libres ? Nous pouvons sortir ? » C'est ce que nous avons fait, ainsi que tous les villageois, claquemurés dans leurs abris.

Pour ma part, avant de quitter la mairie pour m'en retourner chez moi, je suis quand même allée chercher le sac de toile contenant la ration familiale de fécule de pomme de terre, que j'avais mis de côté avant que ne débute la fusillade. Que voulez-vous, l'estomac ne perd pas ses droits... En temps de guerre, encore moins !

Mes parents, eux, avaient vécu la libération un peu autrement. Aux premiers coups de feu, ils avaient couru vers la maison pour se mettre à l'abri et faire rentrer les grands-mères qui, insouciantes du danger, continuaient à s'affairer à la préparation du repas, bien installées à la fraîcheur de notre tonnelle.

Quand mes parents eurent rassemblé toute la famille dans la maison, clos porte et volets, ils commencèrent à invoquer tous les saints de leur connaissance pour leur demander de me protéger car, pour la première fois de leur vie, leur « petite » n'était pas avec eux. Mais notre mémé, qui ne tenait jamais en place, s'était mise à activer le feu pour faire cuire l'hôte du clapier.

- Maman, lui criait mon père, ne reste pas devant la fenêtre, des balles peuvent traverser les volets.
- Tu ne voudrais pas, lui répondit-elle, que je fasse « attraper » le civet, tout de même...

Et entre deux rafales, elle allait « gangasser » le poêlon sur la cuisinière et remuer la sauce avec la cuillère en bois. Et puis, dans le village, tout s'est tu. Mon père, s'approchant de la fenêtre, eut la surprise de voir des militaires assis par terre devant chez nous. Il ne reconnut ni leur uniforme, ni leur langage : ce n'était pas de l'allemand, ni de l'anglais, encore moins du français, bien sûr, puisque nous étions libérés par un régiment de tirailleurs algériens...



Alors, rassuré, mon père ouvrit en grand la fenêtre et il fut face à face avec nos libérateurs qui lui donnèrent toutes les explications. Pour ces braves jeunes hommes, c'était toujours la même demande : « Pouvez-vous nous donner de l'eau, non, pas de vin, de l'eau seulement, et des fruits frais. Vous en avez ? »

Dés qu'elle fut revenue de ses émotions, ma mère pris le chemin de la mairie pour s'en aller à ma recherche. Presque aussitôt, elle me vit au bout de la rue. « La petite est là ! » cria-t-elle. Et voyant le sac de toile blanche sur mon bras, elle s'écria encore plus fort :

« La petite est là, mais elle est blessée ! »

Et moi, l'entendant, j'empoignai mon sac de fécule à bout de bras : « Mais non, lui ai-je répondu, c'est ...la ...fé...cu...le... »

Aujourd'hui, 20 août 2009, là-haut, au village, ils ont dû commémorer le jour de la Libération.

Cela fait soixante-cinq ans. J'aurais aimé remonter, encore une fois, de la rue de la mairie à la maison, non pas avec le sac de fécule à bout de bras, mais en m'appuyant sur ma canne. Malgré tout, ce fut l'été de mes 18 ans... Si vous voulez en savoir plus, mon village est Le Revest les Eaux, situé à 7 km de Toulon.

Il fut le premier libéré de l'aire toulonnaise. Il fallut cinq jours à nos troupes pour reprendre Toulon, maison par maison, rue par rue, aux Allemands. Les combats furent très meurtriers. C'est tous les 25 août que Toulon fête sa libération.

UN VILLAGE DU « BOUT DU MONDE » C'EST LE REVEST QU'ON LE NOMME

Alberte Blanc

Il est un petit village à 7 km de Toulon où la route départementale qui y mène s'arrête devant la mairie et ne va pas plus loin.

Il y a bien deux chemins qui quittent le centre du village, mais sans aller au-delà du cimetière : c'est le chemin de l'Egalité (le bien nommé) et le chemin des Carrières qui conduit au stade, récemment construit.

Ce village, comme la plupart de ceux de chez nous, est resserré sur son piton rocheux, autour de sa tour sarrazine, dernier vestige du château féodal.

A 190 mètres d'altitude, il est au centre d'un cercle de collines avec une trouée sur un coin de mer.

Et, depuis 1912, il se mire dans un joli lac de barrage. Il a toujours été si agréable et reposant, que jadis, le bon ROI René de Provence y a fait construire son château de plaisance, qui est, à présent, l'Auberge du Bon Roi René.

En 1935, Le Revest les Eaux (à cause de ses nombreuses sources) a enchanté mes parents qui eurent envie d'y louer un pied-à-terre pour y passer les Week-end et les étés.

La maisonnette, qu'ils avaient retenue, au milieu du calme des vignes et des oliviers, était faite pour la détente. Notre père, les soirs d'été, après la journée étouffante de la ville, y prenait un repos bien mérité. Et les dimanches d'hiver, nous venions y respirer un grand bol d'air.

Un vieil autobus poussif faisait trois voyages par jour à partir de Toulon. Il mettait bien $\frac{3}{4}$ d'heure pour parcourir les 7 km et chacune de ses arrivées était un grand événement dans le village.

Avec ses 350 habitants, Le Revest ne demandait qu'à continuer à vivre sa vie paisible qu'il avait connue depuis des siècles.

Mais, voilà, l'histoire du monde en décida autrement.

1939 : Les toulonnais ont peur, un port de guerre a toujours été la cible de l'ennemi. Le Revest est proche de la grande ville, mais bien caché dans ses collines.

Tout ce qui est libre, dans le village, en fait de logement, mansarde, cabanon, est loué.

1940, 41, 42, l'Armistice, l'occupation, on essaye de survivre. Mais avec l'année 43, ce sont les menaces de bombardements qui deviennent réalités.

Et le 24 novembre 1943, Toulon est bombardé pour la 1ère fois : 500 morts Et le soir même, avec des centaines d'autres citadins nous prenons à pieds la route du Revest, avec nos minces bagages et, nous et notre famille y resterons deux ans avant de pouvoir nous réinstaller en ville.

Mais, Le Revest, avec quelques uns de ses fils (dont les noms sont cités dans les ouvrages historiques) devaient rentrer dans l'histoire de la 2ème guerre mondiale, après le débarquement allié du 15 août.

1944 sur les côtes de Provence.

En effet, après avoir conquis les villes et les villages les plus proches des lieux du débarquement, les troupes alliées se divisèrent en plusieurs colonnes, dont les unes cinglant sur Marseille et la vallée du Rhône et les autres voulant s'emparer de Toulon. Nos libérateurs, au lieu d'arriver sur le grand port de guerre par la route littorale où les attendaient les allemands, le contournèrent et par où ? Par Le Revest.

C'est ainsi que de toute l'aire toulonnaise ce sont les revestois et tous les toulonnais réfugiés, qui, le dimanche 20 août 1944 vers les 10 H du matin, eurent l'énorme surprise de voir descendre les «jeeps» de nos libérateurs (les tirailleurs algériens) par ces chemins et ces « drailles » de nos collines.

Deux vétérans de l'armée allemande crurent bon de mettre en joue nos militaires, ils furent « liquidés » rapidement. Après quelques tirs de reconnaissance qui apeurèrent les habitants, tout rentra dans l'ordre dans la joie générale.

Le Revest fut, pendant une bonne semaine, le grand centre de ralliement des troupes françaises et alliées pour la prise de Toulon qui dura 5 jours et fut très meurtrière.

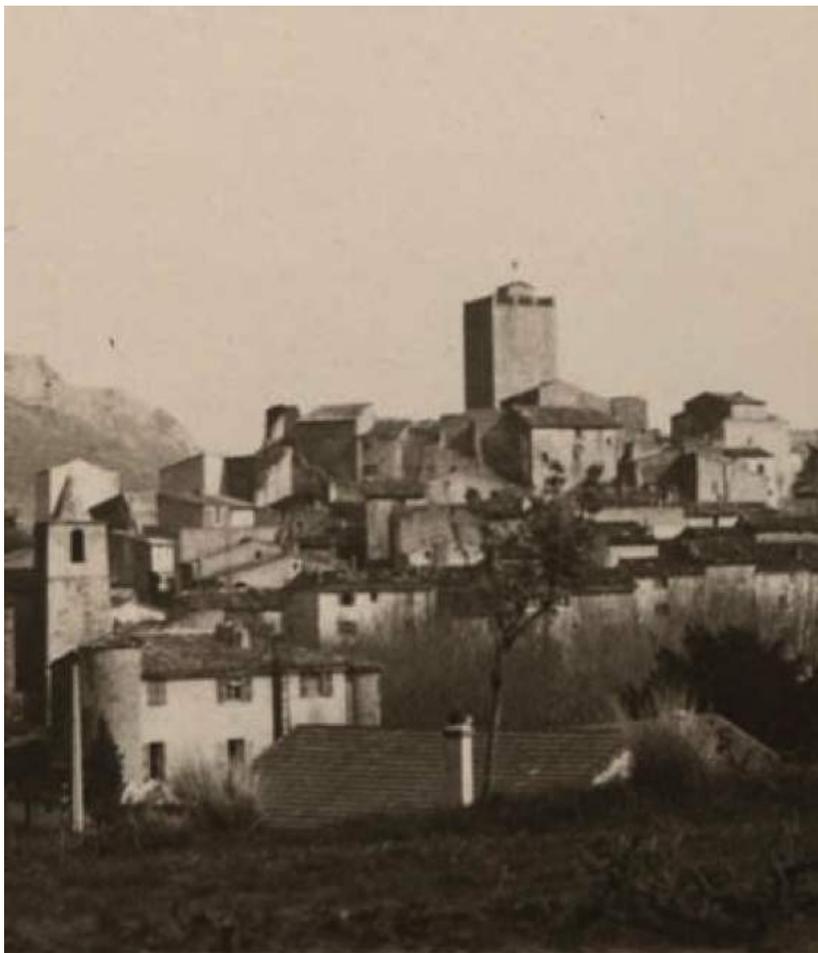
Et puis, nos armées s'en allèrent plus au Nord, libérer d'autres régions de France.

Le Revest reprit sa vie calme et paisible, excepté chaque 20 août, où il fête l'anniversaire de sa libération.

Et si vous m'en croyez, amis veilleurs et veilleuses, si vous avez, un jour, la curiosité, d'ouvrir un ouvrage parlant du débarquement du 15 août 1944 en Provence, vous y verrez plusieurs fois mentionné, le nom de ce petit village du bout du monde : LE REVEST LES EAUX.



Le Revest-les-Eaux vers 1900



Le village, pris de l'actuelle route du stade, peu après la guerre



1941, fontaine de Cuers. Alberte, Madeleine, Jean (Justin) Blanc, futur mari d'Alberte et des consins



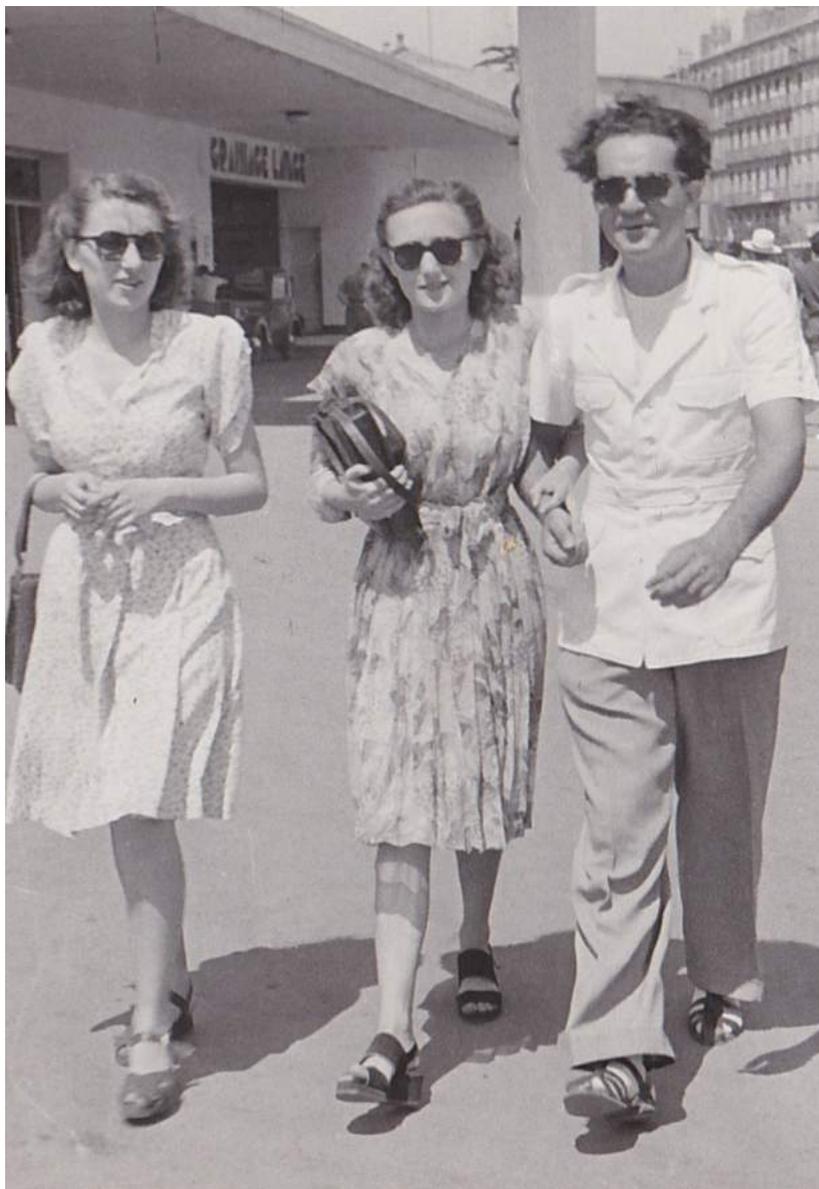
Insigne du Bataillon de Choc



Le Pont des Marlets, après la libération du Revest et l'explosion de La Poudrière dans l'après-midi du 22 août 1944



1947, Alberte et Madeleine



22 Juillet 1947, Madeleine, Alberte et Jean



Alberte et Madeleine, Paris 2005



Dimanche 6 août

7 H ½ : Alerte. Nous étions encore couchés, Papa, Alberte et moi, on s'est levés. Vers les 8 heures, fin d'alerte. A la fontaine, à 8 heures et demie, seconde alerte et Papa qui nous répète : « Il va y avoir quelque chose. On me l'a dit. »